

Préparation Bourret et Cordes-Tolosanes

Bourret

Les historiens archéologues datent l'origine historique du lieu à la conquête de la Gaule par les Romains. Une famille portant le nom « de Borello » possédait la seigneurie au XII^e. L'un d'entre eux céda en 1240 au comte Raymond VII de Toulouse toutes ses possessions : château, ville et hommes.



La famille de Terrides en deviendra seigneur en 1357. Attestée dès 993, cette famille serait issue d'une branche cadette de la famille des comtes de Toulouse et tiendrait son nom d'un château de Terrides près de Cologne dans le Gers. Elle sera détentrice de la vicomté de Gimont. En 1122 Gautier était vicomte de ce lieu et Arnaud Odon vicomte de Lomagne, lors de la fondation d'un prieuré près de Verdun-sur-Garonne, le premier mariera sa fille Escaronne avec Jourdain de l'Isle Jourdain.

Le titre était sans localisation géographique avant 1122 et le site de Terrides deviendra connu et délimité en 1158 après un conflit avec l'abbaye de Gimont, il se situait entre Mauvezin et Cologne. Un autre vicomte Gaultier participera à la 3^{ème} croisade de 1189 à 1192.

Pendant le XIII^e, malgré les dépossessions résultant de leur adhésion au catharisme, la famille obtiendra la seigneurie de Penneville dans laquelle Raymond-Jourdain y fera construire un nouveau château du même nom entre 1320 et 1330, qui deviendra la demeure familiale principale.

La population au XIV^e est évaluée entre 700 et 800 habitants. A l'étroit dans l'enceinte fortifiée, elle se regroupa au pied du coteau, dans le faubourg dont l'existence est certaine en 1371. La cité devint prospère avec le tissage du lin et comprenait 8 tisserands, 4 tailleurs, 3 cordonniers, 3 notaires et 11 marchands attestant d'une grande activité.

Cette population évoluera avec 1100 à 1200 ha en 1638, 1300 à 1400 en 1789, mais après la révolution elle ne cessera de baisser, 1047 ha en 1841... 698 en 1908, 570 en 1999 et 673 en 2006. Cette commune faisait partie de la circonscription de la province de Gascogne ayant titre de vicomté et dont le climat et les paysages la firent nommer : « la Toscane Française ».

Le pont suspendu

Le premier pont construit de 1838 à 1842 sera détruit par les crues de 1843 et 1875. Un nouveau le remplacera mais sera démoli en 1910.

Puis entre 1912 à 1914 un pont sera mis en œuvre par l'entreprise Ferdinand Arnodin conçu selon le procédé du Commandant du Génie Albert Gisclard.

Cette pratique avait comme objectif de rendre plus rigide les ponts suspendus. Cependant des désordres apparurent en 1938 et des travaux ne seront entrepris qu'en 1943.

Ce pont franchissait la Garonne sur une longueur de 173 mètres avec trois travées à haubans de 69,67 m, 65,01 m, 52,93 m, dont deux piles ayant leur assise dans le fleuve. Le concept incluait une suspension du tablier rigidifié par un système de fermes triangulées et indéformables, originalité du commandant.

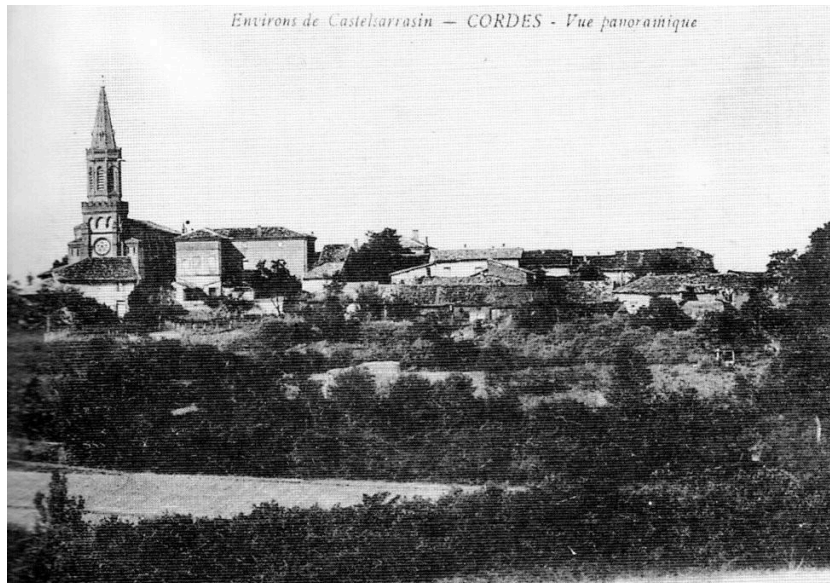
Il supportait la voie ferrée des « Tramways de Tarn et Garonne » reliant la gare de Montauban à celle de Verdun-sur-Garonne ouverte de 1917 à 1926. Puis il sera transformé en pont routier sur l'ancienne route nationale 128. Son utilisation a pris fin le 28 octobre 1987 avec le détournement de la circulation, et des poids lourds, sur le viaduc construit en aval.

Fermé à toutes circulation il a été classé aux monuments historiques le 30 septembre 1994.

Cordes-Tolosannes

Cette commune de 15,7 km² qui avait 603 ha en 1876 n'en possédait plus que 257 en 2006. Située à 140 mètres d'altitude cette bastide, établie en bordure de terrain, surplombe la vallée de la Garonne dite moyenne

Aujourd'hui son principal hameau est Belleperche.



En 1182, l'évêque de

Toulouse donnera l'église de Cordes à l'abbaye de Belleperche installée en 1143. C'est à cette occasion que le nom de « Cortua » apparaît pour la première fois dans les écrits.

La bastide sera fondée en 1270 par Alphonse de Poitiers sur des traces remontant au VIe.

Alphonse de Poitiers

Fils du roi Louis VIII et de Blanche de Castille, son prénom lui sera donné en référence à son grand-père maternel Alphonse VIII de Castille. A la suite de la mort de son père il recevra en 1225 le comté de Poitiers, la Saintonge, et une partie de l'Auvergne en apanage défini par testament.

Par suite du traité de Paris en 1229 son contrat de mariage avec Jeanne fille de Raymond VII, comte de Toulouse, prévoyait qu'elle héritait de toutes les possessions de son père.

Il sera fait chevalier en 1241 et recevra son apanage à Saumur mais dès la fin de l'année il devra faire face à une révolte de son puissant vassal du Poitou Hughes X de Lusignan soutenu par le roi Henri III d'Angleterre et son beau-père Raymond VII.

Aidé par son frère, Louis IX dit Saint Louis, il soumettra les conjurés, prit des châteaux et vaincra l'armée adverse à Taillebourg le 21 juillet 1242.

Il confisquera certains fiefs à ses vassaux révoltés, puis il affaiblira les grandes familles du comté de Poitiers. Il rendra une justice comtale et royale qui deviendra incontournable, mettant fin aux guerres privées et accroissant ainsi son contrôle sur ses feudataires.

Il gèrera lui-même ses fiefs de 1250 à sa mort et concédera à Riom (63) la chartre dite « Alphonsine » en juillet 1270, base du droit civil d'Auvergne sous l'ancien régime.

Comte de Toulouse en 1249, pour augmenter ses revenus, il stimulera le commerce et poursuivra l'action de son beau-père Raymond VII créateur d'une quarantaine de bastides. Il amplifiera cette politique de création en en réalisant 54 en 20 ans.

Mais chaque fondation ne se concevra qu'après une enquête préalable sur le bien-fondé de ses droits. Il se renseignait ainsi sur les propriétaires des terres et la date d'obtention des titres, et analysait les avantages et inconvénients résultant d'une telle mise en œuvre.

Quand il estimait pouvoir donner suite à une demande d'association de seigneurs, il appliquait à cette décision un « contrat de pariage ou paréage ».

De tels textes seront à l'origine de la plupart des bastides, établissant que plusieurs personnes mettaient en commun leurs biens et leur droit moyennant un partage égal des charges et des profits. Une véritable société pour une exploitation en commun. Lui-même apportait la garantie de son autorité, de la sécurité et de gros moyens financiers. Les associés, monastères cisterciens, évêques, seigneurs locaux apportaient la terre et les droits de juridiction. Ainsi à une époque où la terre était la première source de richesse, Alphonse augmentait à peu de frais son domaine et ses revenus.

Il répondit à l'appel de son frère en 1267 pour la croisade qui partit au printemps 1270 pour Tunis avec un débarquement le 17 juillet et une prise de Carthage. Mais harcelés par la cavalerie des sarrazins et surtout manquant d'eau, les croisés seront touchés par une épidémie de dysenterie. Le roi fut atteint et mourra le 25 août 1270.

Au retour Alphonse fera une halte chez son frère Charles d'Anjou, roi de Sicile, puis quittera Messine en juin 1271. Mais épuisé par la maladie il s'arrêtera et mourra au château de Corneto, près de Sienne le 21 août, suivi de sa femme Jeanne de Toulouse le 25.

Ses domaines seront réunis au domaine royal français.

L'abbaye de Belleperche

En 1130 et 1140 la famille d'Argombat (ou d'Argoumbat) offrit un domaine pour la création d'un monastère. Les moines viendront de Clairvaux, envoyés par St Bernard, car cette fondation directe devenait la 44^{ème} « fille » de l'abbaye sous l'appellation de « Bella Pertica ». Avec ses nombreuses « granges », telle Angeville, ses vignes et fermes, la prospérité était assurée et l'abbaye devint importante et puissante.

A partir de 1230 de nouveaux bâtiments seront construits et elle deviendra l'un des plus grands monastères du Languedoc, comptant à l'apogée jusqu'à 80 moines.

Son déclin sera perceptible avec le régime de la commande introduit en 1454. Pourtant de nouvelles constructions, souvent luxueuses et confortables en feront un palais abbatial en 1563. Il sera endommagé en 1572 lors des guerres de religion.

Cependant une rénovation eut lieu entre 1604 et 1614 car l'endroit, prisé par la haute société, devint une résidence de campagne où des festins gastronomiques raffinés y furent organisés.

Religieusement moribond dès 1791, les événements liés à la révolution entraînèrent sa fermeture. Par la suite il sera utilisé comme un simple château avec ses dépendances agricoles. Les bâtiments non utiles furent démolis ou laissés à l'abandon

Des éléments mobiliers furent dispersés mais ils seront répertoriés au titre des monuments historiques, ainsi de la chaire de l'église de Castelsarrasin et l'ensemble du maître autel. Propriété du Conseil Général du Tarn et Garonne depuis 1983, l'abbaye a été restaurée et abrite les collections de l'art de la table.

Les restes de l'abbaye ainsi que la fontaine sont classés depuis le 29 mai 2001.

Beaucoup d'éléments ont été dispersés comme la clef de voûte abbatiale, cinq des six clefs de la salle capitulaire et des chapiteaux du portail ainsi que des carreaux de terre-cuite des années 1280-1290, incrustés de motifs garnis de terre blanche, installés autour de la dalle funéraire de de l'abbé Guilhem de Jauffre. Ils furent l'objet d'un dépôt à la société archéologique du musée Ingres Bourdelle à Montauban, qui sauva ces éléments.

En 2022 un culot du réfectoire fut proposé à la vente à Londres et quitta la France pour New-York.

Le moulin à eau de la Théoule

Parmi les dépendances de l'abbaye il faut admirer ce moulin à farine qui servait à moudre le grain récolté sur un territoire agricole de 8000 ha.

Edifié entre 1480 et 1520, par les moines cisterciens de l'abbaye dont il dépendait, il fut fortifié en XVIe. Contrairement aux moulins médiévaux construits en bois, celui-ci est en brique et présente une architecture fortifiée avec deux échauguettes en encorbellement dont l'une dérasée, hauteur diminuée, et de trois meurtrières en façade donnant une allure de manoir.

Le corps du bâtiment en briques romaine comprenait le logement du meunier.

Le moulin est solidaire d'un pont barrage nommé « pont des ânes » qui offre un tracé sinusoïdal sur onze arches d'ouverture en forme d'anses de paniers, construit en brique et reposant sur une assise en pierres de taille.

Le moulin a été installé dans la partie terminale de la rivière « la Limone » de plus de 130 km.

Il fut équipé en 1919 de quatre paires de meules dont subsistent les chambres d'eau, ces dispositifs pour libérer et réguler le débit de l'eau et une turbine qui produisait de l'électricité.

Le moulin a fonctionné jusqu'en 1952 puis il a été restauré de 1977 à 1980.

Il est inscrit aux monuments historiques par arrêté du 12 mai 1984



Au terme d'un trajet effectué sous un ciel lourd de menaces, Bourret se dévoile, nichée entre falaise et fleuve alangui, entre Lomagne et Garonne. Avant d'entamer notre randonnée, une pause technique est indispensable. L'arrêt aux stands a lieu tout près du « temple d'Angkor », restaurant local dont le nom évoque une Indochine anachronique qui ne cadre pas non plus avec la bruine hivernale qui nous accueille. Le mur d'enceinte d'un château médiéval et sa tour de défense surplombent le sentier que nous empruntons. Un chien guetteur s'y tient au pied, semblant aboyer pour alerter un corps de garde qui a depuis belle lurette déserté les lieux.

La Garonne nous tient compagnie, elle est large, marron, gonflée des eaux de pluies continues de ces derniers temps, elle paraît suivre le même itinéraire que le nôtre dans une sorte de course parallèle dont nous ne sortirons pas vainqueurs.

Bientôt, apparaît un pont suspendu mais qu'on ne peut plus emprunter.



Il se situe en amont d'un autre pont plus récent ouvert à la circulation celui-là mais dont la proximité avec son prédécesseur, fermé depuis 1989, oublié du temps interroge. Quelle malédiction a-t-elle frappé cet ouvrage d'art qui pourtant domine la Garonne de son pont suspendu avec fierté, exhibant ses haubans comme un lutteur de foire ?

Aucune, si ce n'est la marche du temps qui a vu la ligne de chemin de fer qui l'empruntait être fermée.

Nous poursuivons notre chemin le long des berges de la Garonne, en zone humide au beau milieu d'une végétation prospère. Un bras mort de la



Garonne surgit donnant au randonneur l'impression fugace d'un bayou dépaysé.

Le sol est boueux, spongieux, « terrain souple » avertiraient les turfistes ! La Garonne, haute Garonne, qui s'écoule paresseusement en contrebas semble mépriser notre rythme de



progression qui va cahin-caha au gré des aspérités et des risques de sortie de « route ». Au terme d'une assez longue montée, nous

sortons du sous-bois et dominons désormais la

Garonne, rapetissée par la hauteur de notre point de vue.



Sur le plateau règnent en maîtres les pommiers accrochés à leur palissage.

Nous pérégrinons, la vue dégagée, sur le goudron, non sans avoir longé un champ de tir militaire, d'où ne s'échappe en ce dimanche la moindre déflagration.

La pancarte indiquant le village de Cordes-Tolosannes annonce la pause méridienne bien méritée et tant attendue.



Mais le toponyme peut s'avérer lourd de menaces météorologiques pour les pique-niqueurs encapuchonnés que nous sommes.

Les cieux, pour un temps, plus cléments, nous accordent une parenthèse au sec ou à peu près. La situation de belvédère dont peut s'enorgueillir Cordes-Tolosannes a incité le propriétaire du restaurant local à s'inspirer de cette situation géographique pour baptiser son établissement.

Mais il est bien bas, l'horizon, et bientôt les gouttes de pluie redoublent de cadence, un vent froid se lève. Il nous faut affronter les éléments et reprendre notre chemin, les uns vers l'abbaye cistercienne de Belleperche, les autres vers l'itinéraire de randonnée de l'après-midi. Les



conditions météo étant ce qu'elles sont, une décision est prise après concertation : Tout le monde au Musée !

A condition que l'augmentation imprévue du nombre de visiteurs soit validée par le Musée !

Si la pluie du matin n'empêche pas le pèlerin la pluie de midi la « longue » interdit (proverbe local à l'origine douteuse...) L'autobus nous conduit à l'abbaye et la perspective d'y trouver refuge



rassérène chacun d'entre nous. C'est vers 1140 qu'une communauté de moines s'est installée ici, après avoir rejoint l'ordre cistercien. Elle devint dès le siècle suivant un des monastères les plus prospères du Midi. Mais elle



ne sera pas épargnée par les soubresauts de l'Histoire de France – Guerre de Cent Ans - Guerres de Religion - Révolution française.



Belleperche était en grand danger de disparaître, voire de devenir une discothèque à la fin du siècle dernier. C'est le département du Tarn-et-Garonne qui va voler au secours de ces lieux chargés d'Histoire en en devenant le propriétaire. Aujourd'hui, l'ancienne abbaye cistercienne s'est reconvertie en musée des Arts de la Table. Bien entendu, son passé religieux affleure lorsqu'on entame la vite des lieux : stalles, cloître ou bien encore réfectoire des moines etc...

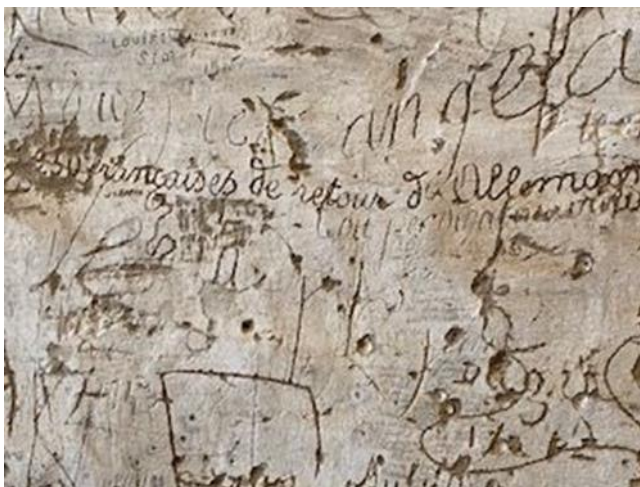
Les randonneurs mués en visiteurs attentifs d'un parcours retranscrivant l'Histoire des Arts de la Table du Moyen-âge à nos jours sont répartis en deux groupes (l'abbaye et ses dépendances d'une part, et le musée d'autre part). Chacun s'accordera à l'issue



à reconnaître la valeur du témoignage historique offert cette après-midi-là. Il faut remercier nos hôtes qui nous ont accueillis plus nombreux que prévus et nous ont permis de survoler



plusieurs siècles de cette histoire où la finesse des ustensiles et des couverts le disputait à la qualité des commentaires



éclairants dispensés par les guides. Surcharge du style rococo ou incongruité d'une tête de sanglier en porcelaine réceptacle de terrines....

Du service à la française et de ses mérites comparés au service à l'anglaise ou à la russe, rien ne nous échappera. Non plus que tel ou tel objet destiné à détecter d'éventuels poisons – les « épreuves » – avant que le

convive ne s'autorise à se délecter des diverses préparations culinaires. Enfin, le visiteur reste subjugué par les marques du Temps, comme ces graffitis se superposant au fil des époques où tour à tour des religieux, des anonymes ou bien encore ces prostituées alsaciennes capturées en 1914, et mises en sûreté ici apposèrent leur paraphe et dont le plus joli fleuron est sans conteste ce cri : →



Le soleil est revenu, il est temps de songer à regagner l'autobus.

En guise de conclusion à ce premier « reportage », je voudrais saluer Raymond et lui exprimer mes plus vifs encouragements à le retrouver pour la prochaine randonnée !